

Note sur la prophétie d'Emmanuel

Autor(en): **Godet, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **15 (1882)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379309>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTE SUR LA PROPHÉTIE D'EMMANUEL

C'est avec un vif intérêt que j'ai lu le développement que M. le professeur Gretillat a donné dans cette *Revue*¹ de son « nouvel essai d'interprétation de l'oracle d'Emmanuel. » Toutefois cet essai ne me semble pas avoir réussi, et peut-être voudra-t-on bien me permettre de justifier ici cette impression.

Le moindre défaut de l'explication de M. Gretillat est de n'être pas aussi nouvelle qu'il l'avait cru lorsqu'il l'exposa il y a quelques années au comité de la *Bible annotée*. Il est parfaitement exact, en effet, que Saurin l'avait déjà adoptée. Dans un sermon de Noël sur Esa. IX, 5 et 6, le grand orateur explique avec sa clarté ordinaire les circonstances historiques que suppose le chap. VII d'Esaïe et le contenu sommaire du morceau chap. VII-IX, 6. L'Emmanuel de VII, 14 est à ses yeux le Messie, et c'est à lui qu'il faudrait rapporter encore le vers. 15. Mais au vers. 16 le sujet changerait, et il y serait question, non plus d'Emmanuel, mais du fils d'Esaïe, Schéarjaschub. Ainsi disparaîtrait la grande difficulté qu'offre ce verset appliqué au Messie. Saurin sent combien est peu naturel un si brusque changement de sujet, que rien n'annonce dans le texte. Mais cette objection, d'après lui, n'est qu'« apparente » et se résout aisément si l'on admet qu'en prononçant le vers. 16 Esaïe montre son fils aux assistants : « Représentez-vous Esaïe tenant son fils entre ses bras. Il parle ainsi : Le signe que Dieu vous donne de votre délivrance, c'est qu'il est encore votre Dieu... : pour vous le prouver, il m'ordonne de vous renouveler la promesse qu'il a faite à vos pères touchant le Messie... *Voici, une vierge sera*

¹ 2^e livraison de 1882.

enceinte... En vertu de cette promesse, qui ne doit être ratifiée que dans les siècles à venir, voici ce que je vous promets pour le présent : c'est qu'avant que l'enfant que je tiens entre mes bras (on peut traduire : *cet* enfant), c'est-à-dire Schéarjaschub, que je vous produis aujourd'hui, sache...¹ »

Mais il faut remonter plus haut. Saurin n'est pas l'inventeur de cette interprétation. Car elle est mentionnée et réfutée par Vitringa², qui l'avait rencontrée chez plusieurs théologiens auxquels Calvin avait frayé la voie³. Elle existait déjà alors sous deux formes différentes, et on y retrouve jusqu'à ce geste, — indispensable, paraît-il, à l'hypothèse, — qui rend aujourd'hui encore un si grand service à M. Gretillat.

Je ne reprendrai pas après M. Gretillat l'étude, qu'il a si bien faite, de l'ensemble du chap. VII. Mes réflexions se concentreront sur les vers. 14-17, que je n'essaierai même pas d'examiner en détail. Ai-je besoin de le dire, je n'apporte à la discussion aucun élément nouveau. Je l'avoue d'ailleurs : une nouveauté quelconque, en un sujet qui fait depuis des siècles l'étude et le désespoir des meilleurs exégètes, me serait suspecte par cela seul que ce serait une nouveauté. Je ne crois guère à des trouvailles dans un champ tant exploré. Mon rôle sera donc purement critique. N'ayant pas plus qu'aucun exégète, ancien ou moderne, mis la main sur la clef d'or qui ouvrirait tous les mystères du texte et en dissiperait à jamais l'obscurité, mon seul dessein est de faire voir que M. Gretillat ne l'a pas trouvée davantage et de réfuter une hypothèse à mon avis malheureuse. M. Gretillat pense que son explication n'est « ni meilleure ni pire qu'aucune autre. » Je la tiens en réalité — qu'il me pardonne ma franchise ! — pour pire que toutes les autres, et je vais dire pourquoi.

¹ *Sermons*, tom. V, pag. 17 et 18 (paru en 1725), Lausanne 1759.

² Mort en 1722. Le premier tome de son grand commentaire sur Esaïe date de 1714. Je citerai d'après l'édition imprimée à Bâle en 1732.

³ Calvin admet que l'enfant du vers. 16 n'est ni Emmanuel ni aucun individu déterminé. L'idée est, selon lui, que la dévastation du pays ennemi arrivera en un temps moindre que celui qui s'écoule entre la naissance et l'âge de discernement d'un enfant quelconque.

I

M. G. trouve deux enfants dans ces versets, Esa. VII, 14 et suivants, où l'exégèse ordinaire, à quelque tendance qu'elle ressortisse d'ailleurs, n'en trouve qu'un : dans les vers. 14 et 15, Emmanuel, le Messie ; dès le vers. 16, Schéarjaschub, le fils d'Esaïe. Cette distinction très simple fait évanouir du coup la grande difficulté de cet oracle, qui provient de ce que le vers. 16, rapporté à Emmanuel, c'est-à-dire au Messie, semble faire nécessairement de lui un contemporain d'Achaz et d'Esaïe.

Je n'objecterai pas l'« extrême simplicité » de ce moyen d'explication qui pourrait à tort, pensait son auteur, le rendre suspect, — bien qu'à vrai dire on se demande comment un remède si simple serait resté jusqu'à nos jours ignoré, ou plutôt comment une fois découvert dès le XVII^e et le XVI^e siècle, sous les auspices de Calvin lui-même, il a pu, au lieu de s'imposer par sa simplicité même, retomber dans l'oubli au point que presque pas un exégète moderne ne lui a même fait l'honneur d'une mention ¹. Il serait puéril de se prévaloir de ce discrédit, qui pourrait, après tout, n'être que le fruit du préjugé. Examinons donc sans parti pris la solution, en tout cas fort intéressante et ingénieuse, proposée par M. Gretillat.

II

Je n'ai qu'une petite réserve à faire à propos de l'explication que M. G. donne du terme *alma*, par lequel est désignée la mère d'Emmanuel. On s'accorde généralement à reconnaître qu'il ne signifie ni femme mariée ni vierge. Faut-il le rendre par *filles*, comme le propose M. G. ? Outre que l'idée de jeunesse, de fraîcheur semble essentielle à la notion qu'il exprime, le terme « fille » ne me paraît pas convenir à la noblesse du discours prophétique, et je préfère toujours le « jeune fille » de la *Bible annotée*, qui est à la fois moins vulgaire et plus strictement fidèle au sens du mot.

¹ Hengstenberg cependant mentionne et réfute cette interprétation, dans sa *Christologie des Alten Testaments*, seconde édition, II, pag. 65.

Il faut sans doute, avec M. G. et la plupart des interprètes, traduire *hara* par le présent (« est enceinte ») ou le passé (« a conçu ») plutôt que par le futur. On y est presque forcément conduit par le parallèle Gen. XVI, 11, qu'Esaië a évidemment devant les yeux. (Comp. aussi Gen. XXXVIII, 24, où le même mot, précédé aussi de l'adverbe *hinné*, s'applique, comme au chap. XVI, à une femme déjà enceinte.) Ce présent peut d'ailleurs parfaitement n'être qu'idéal ou prophétique. Ceci est une autre question.

Où je ne puis être d'accord avec M. G., c'est quand il en vient à déterminer qui est cette *alma*, mère d'Emmanuel. S'appuyant sur Michée IV, 9-10 (comp. V, 2, texte hébreu), où Sion est représentée en travail d'enfant, il voit dans l'*alma* d'Esaië la fille de Sion, l'élite de la nation élue, qui porte en son sein le salut et enfantera le Sauveur. L'article devant *alma*, qui désigne le sujet comme connu, s'expliquerait tout naturellement par la prophétie de la *joléda* dans Michée V, 2 (comp. *jolédeth* Esa. VII, 14) qui aurait servi de type à l'oracle d'Esaië.

Je reconnais les difficultés que présentent toutes les autres solutions, les impossibilités auxquelles se heurtent ceux qui font de l'*alma* soit l'une des femmes d'Achaz, soit la femme du prophète, soit une personne indéterminée. Je ne méconnais pas tout ce que l'explication de M. G. a de séduisant et tout ce que le parallèle de Michée lui donne de force. Des explications analogues avaient déjà été proposées par Meier, Hofmann et d'autres (le peuple de Juda, la maison de David). Dans son récent ouvrage sur la prophétie messianique, M. d'Orelli a exposé avec beaucoup d'art des vues absolument identiques sur ce point à celles de M. G. L'*alma*, comme la *joléda* de Michée, serait l'Israël fidèle, qui doit un jour enfanter le Messie. Dans les tribulations actuelles le prophète reconnaîtrait les douleurs d'une grossesse qui ne sera pas stérile comme celle d'Ephraïm (Osée XIII, 13), mais d'où sortira le Rédempteur¹.

Si Esaië avait voulu, au verset 14, désigner l'Eglise d'Israël plutôt qu'une personne individuelle, il n'eût pu s'exprimer en

¹ *Die alttestamentliche Weissagung von der Vollendung des Gottesreiches*, 1882, pag. 296-301.

termes moins propres à être compris. Comme le remarque Delitzsch, le mot *alma*, pris ainsi au figuré, pour personnifier la communauté fidèle, ne se rencontre nulle part ailleurs. Jamais Sion ne s'est appelée tout court *haalma* ou *habbethoula*. Pourquoi, si c'est d'elle qu'il s'agissait, Esaïe ne s'est-il pas servi de l'expression *Bath-Zion* qui lui est familière et qui ne prête pas à l'équivoque¹? Le passage de Michée, à côté de ses profondes analogies avec le nôtre, offre cependant aussi des différences marquées. Michée emploie au chap. IV précisément cette expression de *filles de Sion* qu'évite ici Esaïe. Quant à la *joléda* du chap. V, je ne suis pas encore pleinement convaincu qu'on doive l'identifier avec la fille de Sion du chapitre précédent. Des interprètes comme Ewald et Delitzsch voient plutôt en elle la mère du Messie. Rien ne prouve enfin que la prophétie de Michée soit antérieure à celle d'Esaïe et en ait fourni le thème. Dans l'opinion d'Ewald, c'est plutôt celle d'Esaïe qui a servi de type à l'oracle de Michée².

Je ne crois donc pas que la « jeune fille » d'Esaïe VII puisse n'être qu'une simple personnification. Le mot *alma* désigne une personne individuelle, et l'article qui le précède prouve qu'Esaïe a en vue non une femme quelconque, qui pourrait mettre au monde un fils, mais une personne déterminée, présente ou non, mais en tout cas distincte de toute autre dans son esprit, ou, comme le dit fort bien Vitranga (pag. 183) : *virginem certam, ώρισμένην, cui propheta hæc verba enunciante mente et cogitatione sua intentus erat.*

III

J'arrive à la difficulté capitale que M. G. a tenté de résoudre en distinguant deux enfants dans les versets 14-17.

Le Messie est apparu sept siècles après Esaïe, tandis que, d'après ces versets, sa naissance devait arriver dans l'année qui suivit l'oracle. La délivrance momentanée de Juda devait avoir lieu avant qu'il eût atteint sa seconde ou sa troisième

¹ Comp. l'expression *Bethoulath-Bath-Zion*, Esa. XXXVII, 22.

² *Die Propheten des A. B.*, 2^e édit. I, pag. 520.

année (c'est le sens qui semble le plus naturel), et le temps de son enfance et de sa jeunesse coïncider avec l'époque de l'oppression assyrienne.

Selon M. G., le vers. 15 se rapporte à Emmanuel et indique (d'après vers. 21 et 22) que le Messie paraîtra en un temps où le peuple de Dieu sera humilié et la Palestine dévastée par les conquérants étrangers. Mais, entre le vers. 15 et le vers. 16, il y aurait changement de sujet : l'enfant du vers. 16 ne serait plus celui dont la naissance a été annoncée au vers. 14 et l'enfance décrite au vers. 15. Ce serait bien plutôt le fils d'Esaië, qui, d'après le vers. 3, devait être présent. Le prophète voudrait dire : « Avant que mon fils que voici (on le suppose âgé de huit ou neuf ans) soit en état de discerner le bien du mal (c'est-à-dire ait atteint l'âge de douze ans environ), ainsi, d'ici à deux ou trois ans, le pays de Juda sera délivré de la présente invasion par l'intervention du roi d'Assyrie Tiglath-Piléser. » — A ce point de vue, le *car*, au commencement du vers. 16, s'explique difficilement. Comment la certitude de la délivrance imminente (vers. 16) motiverait-elle l'humiliation du jeune Emmanuel et de son peuple qui appartient à un avenir encore éloigné (vers. 15) ? On est obligé d'interpréter en faisant porter la force du *car* sur l'idée des vers. 17 et suivants, plutôt que sur celle du v. 16 : « Juda sera humilié (v. 15), car tu vas être sans doute momentanément délivré (vers. 16), mais ton libérateur d'aujourd'hui deviendra ton oppresseur de demain (vers. 17 et suiv.). » C'est un peu compliqué¹.

¹ Tout ce passage est hérissé de difficultés. A première vue, le plus simple serait de prendre le vers. 15 *sensu bono* : Emmanuel mangeant du beurre et du miel représenterait l'abondance qui régnera bientôt en Juda par suite de la défaite des deux rois alliés contre Achaz. (Vers. 16.) Ce sens, adopté par Hengstenberg, est inconciliable avec les vers. 20-25, qui ne permettent de voir, dans la nourriture indiquée, que le symbole de la dévastation du pays par les Assyriens. Dans la *Bible annotée*, on avait admis que, la naissance d'Emmanuel étant envisagée comme tout à fait imminente, le vers. 15 dépeignait la désolation actuelle du pays causée par l'invasion syro-éphraïmitique, désolation qui allait prendre fin sous peu. (Vers. 16.) Mais ce sens, qui donne une excellente liaison d'idées pour les vers. 14-16, ne me paraît plus admissible, à cause des

La distinction proposée par M. G. n'a d'autre appui dans le texte que la substitution de *nahar*, jeune garçon (vers. 16) à *ben*, fils (vers. 14). Ce changement de sujet indique-t-il « l'entrée en scène, l'apparition subite » d'un nouveau personnage ? Je n'en aperçois pas la nécessité. Sans doute l'article, devant *nahar*, pourrait très bien avoir une valeur démonstrative et être accompagné et expliqué par un geste, que rien d'ailleurs n'indique dans le texte. Mais il s'explique plus naturellement encore par l'intention de désigner l'enfant du vers. 16 comme le sujet déjà connu des versets précédents. La différence des noms *nahar* et *ben* ne prouve rien par elle-même ; car ces deux titres ne s'excluent pas. Le changement de terme est du reste parfaitement motivé par le fait qu'au vers. 14 il est ques-

expressions identiques des vers. 15 et 22 qui ne peuvent être rapportées à deux invasions différentes. Il s'agit donc bien, au vers. 15, des souffrances de l'invasion assyrienne, que doit précéder une délivrance prochaine et temporaire. (Vers. 16.) Mais alors le *car* du vers. 16 ? Il faudrait pour tirer au clair ce texte obscur, savoir avant tout si les termes de *bien* et de *mal* doivent être pris ici au sens physique ou au sens moral. Dans le premier cas, l'âge indiqué par l'expression : « choisir le bien, rejeter le mal, » serait celui d'à peu près un an (comp. VIII, 4, ce terme d'une année indiqué sous une autre forme) ; dans le second, cet âge serait, selon les uns, deux à trois ans, selon les autres, une douzaine d'années ; d'après Ewald, dix à vingt ans. Mon impression, que je ne puis justifier ici, est qu'il s'agit du bien et du mal au sens moral. Quant à la liaison des idées dans les quatre versets que nous étudions, je crois que le seul moyen d'y apporter quelque clarté, c'est de commencer par mettre à part les vers. 14 et 15. Nous y trouvons l'indication du *signe* solennellement annoncé par le prophète. Les versets suivants *expliquent* ce signe. Le vers. 16 reprend et motive le vers. 14 ; les vers. 17 et suiv. reprennent et motivent le vers. 15. Le signe, en effet, a deux aspects, l'un consolant (vers. 14), l'autre menaçant (vers. 15) : « L'alma nommera son fils *Emmanuel* (vers. 14), et elle aura raison de le faire, car à l'époque de sa naissance, ou peu après, vous ferez l'expérience du secours de l'Eternel dont cet enfant même est le gage ; les deux rois qui vous oppriment seront vaincus. (Vers. 16.) Mais l'enfant, grandissant dans un pays dépeuplé, *ne pourra manger que de la crème et du miel* (vers. 15) ; car les Assyriens, après vous avoir délivrés, se jetteront sur la Judée et la dévasteront entièrement (vers. 17 et suiv.). » Ce sens, que notre consciencieux maître Bertheau nous donnait dans son cours sur Esaïe, est aussi celui d'Ewald (*Propheten*, I, pag. 343, 344) et de M. d'Orelli (ouv. cité, pag. 296).

tion de la *naissance* et au vers. 16 de la *croissance* de l'enfant annoncé.

Rien donc dans le texte n'appelle la distinction admise par M. G. Elle est, en revanche, rendue insoutenable par l'identité des expressions employées dans les vers. 15 et 16, qui exclut absolument l'idée d'un changement de sujet d'un verset à l'autre. Qu'on relise ces deux versets et qu'on dise si le prophète a pu avoir en vue deux enfants différents : « Il mangera de la crème et du miel *jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. Car avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, le pays, dont les deux rois te font peur, sera dévasté.* » Tous les gestes imaginables ne feront pas que l'identité des expressions ne prouve irrésistiblement l'identité du sujet dans les deux phrases ¹.

Si l'on veut distinguer deux sujets, la seule place où la transition de l'un à l'autre serait possible, est avant le verset 15 et non avant le vers. 16. Je ne comprends pas que M. G. ne l'ait pas vu. C'est dans ce sens que la *Bible annotée* — d'accord sans doute avec M. G. — avait indiqué son explication comme « une hypothèse à examiner. » Mais elle n'est pas en réalité sous cette nouvelle forme plus soutenable que sous la précédente. L'absence de sujet en tête du vers. 15 ne permet pas, en effet, de rapporter ce verset à un autre sujet que celui de la phrase précédente, Emmanuel ².

¹ Voir déjà Vitringa (pag. 189) : « Sunt qui existimant subjectum orationis prophetæ hic mutari ut nimirum orationem suam hic transferat ab Immanuele ad Schearjaschubum, et demonstrans hunc puerum, dicat : Quia antequam *hic puer*, scil. Schearjaschub.... Sanctius, postquam ἀπορίαν suam multis explicuisset, deflectit ad Maherschlalchasbazum, filium Jesaïæ... Sed vere omnia hæc, quoquo colore inducantur, sunt violenta. Vocula *ki* et repetitio attributi *discretio boni et mali* arguunt præter alia de eodem subjecto agi. »

² Voir encore Vitringa (pag. 188) : « Sunt qui existimant prophetam transire ad aliud subjectum et postquam vaticinatus est de Immanuele, ut auctore salutis spiritualis, mox demonstrare digito vel gestu aliquo filium suum Schearjaschubum et hunc producere in signum liberationis corporalis Achazo promissæ.... : Butyrum et mel comedet (non Immanuel) sed filius hic meus Schearjaschubus. Aegre vidi Tremellio id in mentem

Il n'y a qu'un moyen de défendre la solution proposée par M. G., moyen désespéré, mais vers lequel évidemment il inclinerait volontiers : c'est d'admettre une corruption du texte qui, en sa forme actuelle, ne se prête décidément pas à son explication. Il n'y aurait, cela va sans dire, rien d'impossible à ce que le texte eût subi des altérations. Mais il faut être sobre de pareilles hypothèses, car, une fois dans cette voie, l'arbitraire n'a plus de limites.

On comprend pourquoi la solution de M. G. me paraît la moins admissible de toutes : elle prétend résoudre d'un seul coup toutes les difficultés, et elle en crée à son tour de si grandes qu'elle ne pourrait se soutenir un instant sans se livrer à un remaniement du texte.

Quant à la mention de Schéarjaschub (vers. 3), qui ne s'expliquerait pas, nous dit-on, s'il ne devait plus être question de lui dans le reste de la scène, elle paraît déjà suffisamment motivée par le nom significatif du jeune homme. De même qu'un peu plus tard celui de son frère Maherschlalchasbaz (VIII, 4), ce nom devait servir d'encouragement à Achaz et à son peuple. (Comp. X, 21, 22 et VIII, 18.) Le jeune garçon accompagnait son père, comme un gage vivant du salut promis, et peut-être était-il destiné à jouer un rôle dans le signe que le prophète était chargé de donner au roi de la part de Dieu. Mais l'incrédulité d'Achaz empêche l'intention divine de se réaliser. Au signe offert, qui ne peut être donné, Esaïe en substitue un autre, plus menaçant que consolant pour Achaz.

IV

Il n'y a donc qu'un enfant dans Esa. VII, 14-17. Nous n'hésitons pas à reconnaître dans cet enfant le Messie, ce fils de David dont le règne est célébré dans les chap. IX et XI. L'identité d'Emmanuel et du Messie — qui ressort avec une suffisante évidence de tout l'ensemble du grand morceau VII-IX, 6

venisse... sed majore cum admiratione potuisse id placere Usterio... Est enim valde durum et violentum, cum nullum subjectum aliud, ab Immanuele distinctum, memoretur. Quod argumento est prædicata ad superius et proximum referenda esse. »

et en particulier de la comparaison des passages VII, 14, VIII, 8-10, IX, 5, 6 — a été reconnue, comme on sait, par des interprètes que le préjugé dogmatique n'aveuglait pas, tels que Bruno Bauer, Ewald, Bertheau. Faudra-t-il, pour demeurer fidèle au sens naturel de VII, 16, 17, admettre avec eux qu'Esaië attendait l'apparition toute prochaine du Messie, et lui imputer ainsi une erreur vraiment colossale? Mais, demandons-nous avec Tholuck, « quelle figure un prophète tel que lui aurait-il pu faire encore devant ses contemporains après s'être, par des indications de temps si précises, donné à connaître comme un exalté dont l'avenir le plus prochain aurait démontré la folie¹? » Ou, mieux encore, nous dirons avec M. d'Orelli : « Ici (en présence d'une prédiction chronologique si positive), comme en face de l'oracle où Esaïe annonça plus tard la chute des Assyriens devant Jérusalem, il n'est absolument pas possible de s'en tirer en appelant à sa sagacité politique ou à son sens religieux ou à sa foi courageuse. C'eût été de sa part révoltante insolence ou exaltation superstitieuse que de tracer ainsi à l'avance les voies de Dieu, et de donner pour gage à la foi de ses contemporains l'accomplissement d'évènements prédits de cette manière, s'il n'eût été sous l'influence d'une puissance supérieure, qui l'assurait non seulement de certaines vérités morales et religieuses, mais aussi de la marche extérieure de l'histoire. La critique naturaliste éprouve un embarras bien compréhensible en face de ce chapitre (Esaïe VII), dont l'origine littéraire demeure inattaquable². »

L'erreur dont nous venons de parler ne saurait sérieusement être attribuée à un homme tel qu'Esaië. Au reste, un coup d'œil jeté sur ses prophéties démontre que l'avènement du Messie ne pouvait être, à ses yeux, si prochain. De même que son contemporain Michée, il s'attend à ce qu'une période de jugement, la ruine et la captivité de Juda, précèdent l'établissement du règne de Dieu; et c'est du tronc presque disparu de la race davidique qu'il voit sortir le Messie. (Chap. III, VI.

¹ *Das A. T. im N. T.*, 6^e édit., pag. 37.

² Ouv. cité, pag. 297, 298.

VII, 17 et suiv. ; XXXIX, 6, etc. ; voir surtout VI, 11-13.) Tout cela exclut l'idée que le Messie pût être dans sa pensée l'un de ses contemporains.

D'autre part il n'est pas moins certain que l'enfant qu'il voit naître et grandir au milieu des plus prochaines complications de son époque (VII, 14 et suiv.) est bien le Messie. Comment concilier deux thèses en apparence contradictoires ? Je ne réussis pas à le faire d'une manière qui me satisfasse entièrement. Toutefois, quand je songe à ce qu'ont d'énigmatique et d'imprévu tant d'autres visions d'Esaië, à la hardiesse de tant de tableaux où l'avenir est dépeint comme s'il était la réalité la plus actuelle, je pressens la solution dont la formule définitive m'échappe. Est-il donc impossible que le grand esprit d'Esaië, ravi en extase, dans cette occasion solennelle entre toutes, avec une vivacité exceptionnelle, ait contemplé Emmanuel aussi réellement vivant pour lui que si des hauteurs sublimes de l'avenir il fût descendu dans le triste présent pour en éclairer les obscurités ; qu'il l'ait vu naissant, grandissant, régnañt, et qu'embrassant du regard, plus encore que de la pensée, les phases de la vie de cet enfant-miracle, il l'ait assez identifié avec le peuple qu'il devait sauver pour dépeindre en sa personne les humiliations et les gloires de ce peuple et pour marquer, par les diverses périodes de son existence, les péripéties de délivrance et de jugement par lesquelles Israël devait passer encore ?

Je sais bien que ce point de vue, qui est celui de l'orthodoxie, des Vitringa, des Hengstenberg, des Delitzsch, n'est guère en faveur aujourd'hui. Mais, tout bien pesé, c'est celui auquel je me vois toujours de nouveau invinciblement ramené. C'est d'ailleurs le seul qui conserve à l'oracle toute sa simple et pourtant mystérieuse grandeur et qui ne coure pas le risque de se perdre dans les trivialités les plus mesquines.

G. GODET.
